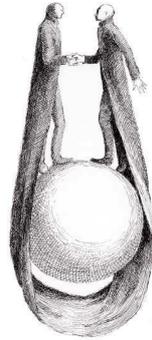


JACQUES STERNBERG, 1975



Comment parler de Jacques Sternberg sans parler de moi ?

J'étais une petite jeune fille très sage, j'étudiais l'anglais à l'université de Nanterre. J'avais des goûts très classiques et, adorant la littérature, je m'employais à lire Balzac, Tolstoï, Julien Green, Gide, Bernanos, Cocteau... et les classiques anglais bien sûr. En fait, je ne connaissais rien à rien, mais étais très curieuse.

Un jour, un peu par hasard, je me suis trouvée plongée dans le "Magazine littéraire", et, à la première page, Monsieur Sternberg me tendait les bras. Je me suis abonnée. Et ma vie littéraire a changé... un peu, beaucoup ?... Je me suis aperçu que la littérature n'était pas seulement une affaire de vieux messieurs sérieux comme des papes, mais aussi une affaire d'insolence, de choses nouvelles et surprenantes (pour moi) comme la science-fiction, l'érotisme, les délires verbaux...

Jacques Sternberg secouait le cocotier et me parlait d'Henry Miller, de Cami... et de lui-même. Il m'indignait et m'amusait. Il me réveillait et me faisait rire. Il attaquait des gens que, jusqu'à présent, j'avais jugé inattaquables. J'étais vibrante de respect, il était vibrant de révolte. C'était un anarchiste et je m'apercevais que, très loin au fond de moi, quelque part bien caché, il y avait aussi ce désir de bouger, de me moquer, de mettre les belles phrases sens dessus dessous, de les tordre, et d'en faire quelque chose de plus marrant et de plus cruel (car j'écrivais, évidemment). Sternberg m'a donné envie de lire Henry Miller, entre autres, ce qui allait me procurer un sacré choc. Et puis je l'ai lu, lui, et j'ai appris beaucoup dans sa façon de voir le monde, dans sa façon de parler de l'amour...

Alors, je lui ai écrit. Je lui ai envoyé des poèmes, si je me souviens bien, ce qui était stupide car Sternberg n'était pas attiré par la poésie. Mais il a été touché par ma jeunesse, je suppose, et il m'a donné rendez-vous à Paris (j'étais banlieusarde). Je suis arrivée avec Lettre ouverte aux Terriens sous le bras au café de Flore où je mettais les pieds pour la première fois de ma vie. Je l'ai vu arriver sur son Solex, ce qui ne me surprenait guère puisque dans ma famille on utilisait encore les Solex. Il était simple, bavard, sérieux..., timide (ou était-ce le reflet de ma propre timidité ?). Nous avons parlé de poésie (il m'a redit que la poésie ne le branchait pas trop) et du livre de Guy Sitbon qui venait de paraître : Yves et Véronique, sorte d'utopie post-soixante-huitarde sur les

communautés où règneraient la liberté sexuelle et le partage des partenaires. Cela m'avait effarée et Sternberg s'est chargé de me rassurer. Il a vu que j'étais une innocente étudiante et une apprentie écrivain à qui il a expliqué à quel point il était difficile, sinon impossible, de trouver un éditeur. Il m'a parlé de son fils qui avait trouvé avec peine un emploi. La vie quotidienne, déjà, n'était pas simple. J'ai bu ses critiques sarcastiques des très jeunes écrivains (Didier Decoin, François-Marie Banier et consorts), qu'il appelait "les minets de la plume" avec délices. Cela me vengeait un peu de mes déboires personnels. Sternberg m'a dédicacé mon précieux livre que j'avais fait lire à tout le monde autour de moi.

Je n'ai jamais revu Monsieur Sternberg, si ce n'est une fois de loin dans un cinéma avec une jolie fille, et une fois, alors que j'avais commencé à travailler, à travers la vitre d'un café, entouré d'une bande de jeunes gens.

Je ne suis jamais devenue écrivain et je n'ai appris la mort de Monsieur Sternberg que récemment en pianotant sur Internet. Je me souviens, comme dirait Perec (que Jacques Sternberg appréciait sûrement), du Café de Flore et des Solex, je me souviens des quais où j'ai trouvé l'écrivain Cami, je me souviens des beaux visages des écrivains de cinquante ans de ces années-là, je me souviens de Trouville que j'aimais sans savoir que Sternberg y avait ses habitudes, je me souviens des passages érotiques de ses livres, je me souviens de la texture des pages des livres de chez Eric Losfeld, je me souviens de mes joies littéraires et de toutes mes découvertes de jeune fille, je me souviens de mon bonheur lorsque je recevais le "Magazine littéraire" où je plongeais immédiatement dans la première page, MA page, je me souviens de mes cris de plaisirs en lisant Lettre ouverte aux Terriens, je me souviens de mes phrases que j'ai commencé à chambouler...

Grâce à Sternberg, la jeune fille que je fus appris à ne pas aimer "le pire dans l'ignorance absolue de ce qu'il y a de marginal, de plus excitant pour l'esprit, car tout germe d'humour, de charnel, de délire est banni des programmes scolaires..." (Lettre ouverte aux Terriens, p 45). J'eus un peu vingt ans d'une autre façon, dans une époque maudite car, comme chacun le sait, rien n'est pire que d'avoir vingt ans.

Jacques Sternberg n'est plus, mais il est encore dans toutes nos mémoires. J'ai parlé de lui il y a quelques jours avec des amis (une jeune prof de français et Roland Duval, critique de cinéma et journaliste). Si l'on n'a pas parlé de lui à sa mort, son exemple fera encore écrire des jeunes gens. Mais je suppose que Sternberg aurait bien ri si l'on avait parlé de lui comme "exemple". Alors, je me contente de le saluer ici et d'aller rouler mes mots sur les bosses de la vie.

Joëlle CARZON